

Prendre dates, Paris, 6 janvier – 14 janvier 2015

P. Boucheron & M. Riboulet

Le texte que je présente aujourd'hui est le récit narratif de 9 jours, des 6 au 14 janvier 2015. Je crois que ce texte est un texte qui s'offre à beaucoup de lectures.

Comme ça, rapidement je broserai deux pôles entre lesquels peuvent se faire des lectures de ce texte :

-D'abord le pôle d'une lecture à la manière d'une **chronique** : c'est-à-dire la narration de neuf journées « *extra-ordinaires* » et, à travers la narration, l'expression du ressenti de deux subjectivités, certes particulières parce que susceptibles d'avoir un lien spécifique avec l'extra-ordinaire (un écrivain et un historien) ; mais, au fond, de deux subjectivités, dans la retranscription simple, honnête et innocente de ce qu'elles ont éprouvé et de ce que cela leur inspire.

-A l'autre pôle je crois que cette chronique peut être lue comme un essai sur deux choses : l'histoire et la politique.

Alors, il serait intéressant de discuter ce livre du point de vue du premier pôle, notamment en considérant ce que la spécificité de ces deux subjectivités ont pu faire à un tel évènement (c'est-à-dire se demander ce qu'instinctivement un historien et un écrivain pensent, ressentent face à un tel évènement...), mais, paradoxalement, je crois que ça serait à la fois aller trop loin et pas assez loin.

Aller trop loin, au sens géographique du terme. Aller trop loin parce que ça reviendrait à vouloir s'éloigner de notre évènement, et de ce que cet évènement a à dire de lui-même, et dit en lui-même, au profit d'une interrogation sur ce que cet évènement **fait dire**. Autrement dit, ce serait aller trop loin, parce que ce serait mettre la focale non pas sur l'évènement mais sur les effets de l'évènement après leur médiation par deux subjectivités.

Et en même temps ça serait ne pas aller assez loin parce que finalement ce serait s'en tenir à ce que l'évènement fait dire à un historien parmi d'autre, à un écrivain parmi d'autre, et donc s'en remettre, s'enfermer dans leur regard particulier.

Plutôt que de faire la lecture de cette chronique, je vais donc essayer de rendre sensible ce que ce petit ouvrage prétend implicitement dire de ce qu'est l'histoire et de ce qu'est la politique. Je vais donc essayer de donner à voir, rapidement, ce que ce petit livre nous donne à penser, à travers la narration d'un évènement, de notre rapport à l'histoire et à la politique, et surtout, et c'est ce que je voudrais mettre en avant, de l'histoire et de la politique lorsque, au-delà de leur dimension scientifique et disciplinaire, ou plutôt à l'intérieur ou en tension avec leur dimension scientifique et disciplinaire, elles se rappellent à nous dans une autre dimension dont le livre ne nous donne pas le nom.

Le livre est divisé en six chapitres qui suivent les évènements. Il y a :

-Le 6 janvier, sous-titré *Ça n'allait déjà pas très bien*

- Le 7 janvier, sous-titré *Des sons sans image*
- Le 8 janvier, sous-titré *Un rapport incertain*
- Le 9 janvier, sous-titré *On n'y voit rien*
- Le 11 janvier, sous-titré *L'escorte des stupéfactions*
- Le 14 janvier, sous-titré *La continuation du pire*

Il n'y a pas de conclusion, mais il y a un avant-propos de deux pages et demi, divisé en quatre paragraphes, sur lequel je vais m'arrêter un peu parce qu'il me permet de justifier pourquoi je parle d'une réflexion sur l'histoire et la politique. Ça commence comme ça, par ce premier paragraphe :

*« C'était à Paris, en janvier 2015. Comment oublier l'état où nous fûmes, l'escorte des stupéfactions qui, d'un coup, plia nos âmes ? On se regardait, incrédules, effrayés, immensément tristes. Ce sont des deuils ou des peines privées qui d'ordinaire font cela, ce pli, mais lorsqu'on est des millions à le ressentir ainsi, il n'y a pas à discuter, on sait d'instinct que c'est cela l'histoire. »*

Ce qu'il y a là c'est la définition d'un événement. Alors je ne suis pas historien, je n'ai pas une formation d'historien... c'est-à-dire que je ne suis pas familier des concepts propres à la discipline historique. Pour autant je crois que la définition d'un événement qui est donnée ici, par l'incipit du texte n'est pas la même, ne peut pas être la même que la définition historiographique de l'évènement. Pourquoi ? Parce que, et c'est une des questions que pose ce livre, c'est même je crois la question dans laquelle vient se placer ce livre, parce que le concept historiographique de l'évènement est médiatisé par une science qu'est l'histoire. Tandis que dans ce texte, l'objet de ce texte est de traiter d'un événement dans l'interstice, et de le traiter depuis l'interstice très précis où il a déjà la qualité de l'évènement au sens historiographique (c'est-à-dire à la fois la cristallisation dans l'écoulement de la temporalité d'une tension ; et en même temps du fait de l'éclatement, de la rupture de la tension dans le réel : l'arrivée, la création d'un pivot sur lequel l'historiographie va pouvoir s'appuyer pour signaler un mouvement du monde) mais où, en même temps, sa captation scientifique, théorique, historiographique n'est pas possible parce qu'il est encore *stupéfaction, incrédulité, effroi, tristesse* : en un mot **émotion** (au sens plein du terme).

Voilà exactement l'espace - entre cristallisation et rupture qui coexistent dans cet événement - dans lequel vient se jouer la lutte entre la matière et le dire, entre l'expérience et le discours, entre l'émotion et la signification : c'est-à-dire la transformation, qui nous fait violence en même temps qu'elle est nécessaire, de la matière, et par là sa mise à distance, en signification. L'histoire, entendue psychanalytiquement, c'est l'organisation sociale/politique du deuil, par la mise en discours de ce qu'il y a d'absurde dans la violence de l'évènement. C'est là-dessus que se conclut l'avant-propos, par ce quatrième et dernier paragraphe

*« Il y eut un moment, le 7 janvier, où l'on disait : douze morts ; on aurait pu les deviner en y pensant un peu mais on préférerait ne pas. Nous sommes encore dans cette suspension du temps, ne sachant pas très bien ce qui est mort en nous et ce qui a survécu dans le pli. Maintenant, un peu de courage, prendre dates c'est aussi entrer*

*dans l'obscurité de cette pièce sanglante et y mettre de l'ordre. Il faut prendre soin de ceux qui restent et enterrer les morts. On n'écrit pas autre chose. Des tombeaux. »*

Entre ces deux paragraphes, il y en a deux autres qui nous parlent de politique, qui introduisent, et encadrent la réflexion implicite que ce livre conduit sur la politique.

La politique c'est le cadre préexistant à cet évènement, et le cadre qui en résulte (c'est-à-dire susceptible d'avoir évolué avec cet évènement). Ce cadre politique ici il a un nom, c'est une personne, la première personne du pluriel : c'est le nous. Je lis le deuxième paragraphe de cet avant-propos :

*« Ca a eu lieu. Et ce lieu est ici, juste-là, si près de nous (c'est par la notion d'espace – la proximité spatiale – que la narration passe de l'évènement, de l'histoire, au nous, au politique). Quel est ce nous et jusqu'où va-t-il nous engager ? (là c'est clair il s'agit vraiment d'un nous qui engage, donc du politique) Cela on ne pouvait le savoir, et c'est pourquoi il valait mieux se taire ou en dire le moins possible – sinon aux amis, qui sont là pour faire parler nos silences (mine de rien je crois qu'il y a là une délimitation inconsciente du politique qui s'arrête par exemple à l'amitié, donc à l'intimité, c'est très intéressant). Ensuite vient le moment réellement dangereux : lorsque tout cela devient supportable. On ne choisit pas non plus ce moment. Un matin, il faut bien se rendre à l'évidence : on est passé à autre chose, de l'autre côté du pli (autrement dit l'histoire a fait son travail, le deuil est commencé). C'est généralement là que commence la catastrophe, qui est continuation du pire. »*

Ce paragraphe introduit le politique, en même temps qu'il le limite d'une certaine manière : la politique c'est le nous qui nous engage, le nous auquel l'évènement est arrivé. Un nous qui nous engage dans une certaine mesure (l'amitié en est exclu, ou du moins il y a des discours possibles entre amis, à l'intérieur du nous et des contraintes de son discours ou du silence momentané qu'il impose). Et puis l'histoire agit, qui fait passer de l'autre côté du pli, et là alors c'est dangereux. C'est même là que commence la catastrophe : quand le nous que nous formions avant l'évènement a été violenté, que la fureur est passée et qu'on veut continuer à être ce nous préalable. C'est là qu'est le danger, et c'est là que doit être le politique : il faut que le politique donne à voir ce nous, celui qu'il était, et le nous que nous sommes désormais. C'est de ça qu'il est question dans le troisième paragraphe.

*« Il ne vaudrait mieux pas. Il vaudrait mieux prendre date. Ou disons plutôt : prendre dates. Car il y en eut plusieurs, et il faut commencer par patiemment les circonscrire. On n'écrit pas pour autre chose : nommer et dater, cerner le temps, ralentir l'oubli. Tenter d'être juste, n'est-ce pas ce que requiert l'aujourd'hui ? Sans hâte, oui, mais il ne faut pas trop tarder non plus. Avec délicatesse, certainement, mais on exigera de nous un peu de véhémence. **Il faudra bien trancher, décider qui il y a derrière ce nous et ceux qu'il laisse à distance.** Faisons cela ensemble, si tu le veux bien – toi et moi, l'un après l'autre, l'entement, pour réapprendre à poser une voix sur les choses. Commençons, on verra bien où cela nous mène. D'autres prendront alors le relais. Mais commençons, pour s'ôter du crâne cet engourdissement du désastre. »*

C'est de ces deux aspects qu'il va être question tout au long du texte.

-L'aspect historique : c'est-à-dire de ce passage contradictoire d'une émotion innommable à son saisissement discursif, on pourrait dire la transformation d'un **drame**, c'est-à-dire une expérience émotive en **tragédie**, c'est-à-dire en discours contextualisé.

-L'aspect politique : c'est-à-dire ce que comment cette ouverture dans le réel en ce qu'elle constitue un pivot permet de ressaisir ce que nous étions avant, et ce que nous sommes désormais en tant que nation.

Je ne vais pas revenir sur le développement, sur le livre en lui-même, j'espère que vous aurez envie de le lire. Je dois juste dire que c'est fait de manière très saine, parce qu'honnête, parce que les auteurs ont laissé voir ces tensions. Et en même temps c'est fait avec intelligence, avec l'intelligence de deux grands intellectuels on va dire qui, surtout dans la dimension politique, apportent des éléments de réponses complexes et profonds pour enrichir les réflexions personnelles que chacun peut avoir sur ce qu'est le nous.

Je vais juste m'arrêter sur un passage, sur le développement d'un concept dans la partie politique, qui va me permettre de faire le lien avec les attentats du 13 novembre. J'ai été frappé le soir du 13 novembre de la première intervention télévisuelle de François Hollande, la toute première. J'ai eu l'impression d'un homme complètement soufflé, choqué, dépassé par les événements, c'est-à-dire un homme *normal* (et c'est là qu'on saisit l'oxymore total qui sommeille au cœur d'un syntagme tel que « *président normal* ») incapable de prendre sur lui une part de la tension que chacun éprouvait alors. Pour le dire simplement incapable de rassurer, de donner à voir dans sa personne une certaine force, une certaine assurance du **nous** qui permette à chacun des membres de ce nous de s'y sentir protégé. J'ai trouvé un écho, une explication de ce sentiment très désagréable qui m'a saisi alors dans un passage de ce texte, et j'aimerais le souligner, parce que c'est pour moi un élément très important du politique, souvent une carence du politique contemporain. Carence qui est liée à beaucoup d'autres facteurs que j'essaye de mettre en évidence dans mes recherches, dont celle que j'ai présentée ici à la fin de l'année dernière. Ça se trouve à la page 61 :

*« Une quarantaine de chefs d'état défilèrent ensemble à Paris – quelques dizaines de mètres, c'est entendu, mais dans des conditions telles que l'angoisse est palpable. C'est fait pour ça, d'ailleurs : que le chef aille au-devant de sa peur pour nous délivrer de la nôtre. En théologie politique, ça s'appelle l'incarnation. »*